

Les Amours d'Hercule, Carlo Ludovico Bragaglia

Oubliez les *X-Men*, *Batman* et autres *Wolverine* : le bestiaire des *comics* US souffre de rachitisme comparé au fort des Halles de la mythologie grecque. Après le séminal et lucratif *Hercule* de Levine (1959), le demi-dieu a joué les Stakhanov du septième art, exhibant ses biceps huilés au fil d'innombrables variations bodybuildées. Les titres valent leur pesant de cacahouètes surréalistes : *Hercule contre les vampires*, *Hercule contre les fils du soleil*, voire *Hercule à New York*. Carlo Ludovico Bragaglia, grand prix de la longévité cinématographique (il a traversé le Styx à 103 ans), a, lui, commis ces inénarrables *Amours d'Hercule* (1961). Un Steve Reeves de seconde zone (Mickey Hargitay, pour qui le verbe jouer ne s'applique, semble-t-il, qu'au roulement des muscles) s'amourache de la voluptueuse fille du défunt roi d'Oechalia : c'est Déjanire, incarnée par le plus grand fantasme masturbatoire d'Hollywood, Jayne Mansfield – par ailleurs Mrs Hargitay à la ville. Mais le roué Licos, exemple type de l'intrigant politique tout en ignominie fourbe, a des vues sur l'héritière du royaume...

Le film est une ahurissante tambouille, une sorte de chrestomathie de bazar où Bragaglia passe effrontément au mixer les épisodes de la geste herculéenne. Notre héros doit ainsi régler son compte à une hydre, sans doute affligée d'arthrose si on en juge par son peu d'entrain à bouger, ou encore à un taureau furieux, affolé par les appas généreux de Déjanire (on notera, au passage, qu'on a rarement senti autant d'empathie avec un taureau). Et n'oublions pas Hyppolite, la reine des Amazones, rivale de Déjanire, qui joue à la mante religieuse avec ses amants dans son palais troglodyte. Bref, à première vue, un navet assaisonné à la créatine, qu'on recommandera aux plus raffinés, ou aux plus pervers, de voir en V.F. pour ses dialogues façon Racine revisité par la collection Harlequin. Reste qu'on ressort troublé du film, comme si on voyait tout en double. Non, on n'a pas abusé du Retzina ou de l'ouzo : sous ses oripeaux carnavalesques, *les Amours d'Hercule* orchestre une succession vertigineuse de dédoublements.

Au centre de cette mécanique binaire, il y a la Mansfield. Les érudits pousseront des cris d'orfraie quand ils se rappelleront que la fille du roi d'Oechalia n'est, dans la version orthodoxe de la saga d'Hercule, pas Déjanire, mais, au contraire, celle qui provoquera sa tragique jalousie : Iole. Bragaglia confond sans état

d'âme l'une et l'autre. Et l'apprenti sorcier poursuit ses expériences d'hybridation mythologique sur le même cobaye : Jayne Mansfield incarne à la fois Déjanire et Hyppolite – cette Hyppolite à qui une vieille magicienne fait boire un philtre destiné à lui donner l'apparence de sa rivale et à duper Hercule. *Les Amours d'Hercule* déjoue sourdement les canons manichéens et les oppositions simplistes qu'on aurait pu attendre d'un pur produit de consommation spectaculaire. Déjanire est un personnage à l'identité contradictoire, à la fois elle-même et l'autre, son ennemie jurée : Iole, ou Hyppolite.

Mais le vertige ne s'arrête pas là. Bragaglia fait sauter les cloisons qui séparent les règnes. L'animal et le végétal s'interpénètrent ainsi dans une espèce de danse à la fois grotesque et douloureuse : c'est le moment où on assiste à la métamorphose d'un des ex-amants d'Hyppolite en arbre (sans doute ce châtiment sylvestre présente-t-il moins de désagréments pour celle qui l'inflige que les pourceaux de Circé, bestioles malodorantes et bruyantes). La scène évoque plus un épouvantail disgracieux pris de convulsions, mais l'aspect rudimentaire des effets spéciaux n'atténue pas complètement l'inquiétante étrangeté de ce mélange des espèces. Un mélange qu'on retrouve aussi avec ce taureau pris de folie, vivante incarnation de l'ardeur des désirs d'Hercule, ou avec cet invraisemblable homme des cavernes qui s'empare de Déjanire : ce yéti, on ne sait trop comment égaré en terre classique, se trouve au croisement de l'humain et du simiesque.

Le vrai tour de force des *Amours d'Hercule*, ce ne sont pas les prouesses de culturiste de Mickey Hargitay – c'est la façon dont Bragaglia transforme un navet en puissance en réflexion philosophique. Qui aurait cru que ce salmigondis mythologique épicé à l'érotisme mansfieldien recelait une interrogation sur la dualité de l'identité ? Ou qu'il parvienne à suggérer que les frontières entre les espèces sont poreuses et que chacun est homme et animal, ou homme et végétal ? Mais le sens ultime de ces jeux de dédoublement, c'est peut-être bien la fidélité à Hercule : lui aussi, fils des amours d'un dieu et d'une mortelle, est double. Le péplum le plus désinvolte est aussi le plus respectueux.